

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LES GURKHAS PARTENT SUR LE FRONT



Nous signalons ici récemment les brillants exploits qu'accomplissent les soldats indiens qui combattent actuellement dans nos rangs. Les Gurkhas, qui font partie de ces vaillantes troupes, se distinguèrent particulièrement. Notre photographie représente un détachement de ces intrépides alliés en route pour le front de bataille.

La journée

du 10 Novembre

Des forces considérables ennemies ont attaqué au sud d'Ypres et ont échoué dans leurs tentatives.

Nos troupes ont progressé entre Reims et Berry-au-Bac et entre Ypres et Armentières.

Le fameux croiseur allemand Emden a été détruit par un navire anglais aux îles Keeling.

Le croiseur allemand Königsberg est embouteillé à l'embouchure d'un fleuve de l'ouest africain allemand.

La situation militaire

La bataille des Flandres se restreint de plus en plus, on peut l'appeler maintenant la bataille de la Lys. C'est sur Ypres et La Bassée que l'offensive allemande concentre ses derniers efforts.

Il est difficile de démêler la situation exacte à travers les communiqués officiels et les bulletins complémentaires de la presse. On a annoncé depuis quelques jours que les Allemands avaient renforcé considérablement leur armée de Belgique, soit avec de nouvelles formations venues d'Allemagne, soit avec des corps empruntés au front de bataille. D'autre part, on prétend que des divisions de Belgique ont été ramenées vers le théâtre oriental de la guerre. Il n'en reste pas moins vrai que la bataille continue très violente dans le Nord. Les communiqués du 9 novembre indiquaient une légère accalmie, due au brouillard, mais ceux du 10 annoncent un nouveau choc d'autant plus violent que les offensives réciproques se sont heurtées. Nous gardons d'ailleurs toujours l'avantage.

La persistance et l'acharnement des attaques allemandes dans cette région du Nord paraît étonner les critiques militaires étrangers. En particulier, dans le *Journal de Genève*, le colonel Teller analyse avec beaucoup de clarté les dernières manifestations de la stratégie allemande. Il fait remarquer, très judicieusement, qu'après l'échec de la grande offensive foudroyante du mois d'août, qui devait amener l'empereur Guillaume à Paris, les bulletins officiels allemands ont rendu compte des batailles suivantes, en particulier de celle de la Marne sous une forme suspensive et voilée, exagérant des succès partiels pour dissimuler l'arrêt de l'offensive et laissant présumer une reprise de cette dernière par de nouvelles dispositions stratégiques.

C'est ainsi que dans le courant d'octobre les efforts allemands furent dirigés sur la région de Roye, Lassigny, Soissons, comme si le haut commandement voulait rouvrir le chemin de Paris. Puis, devant la résistance inébranlable des alliés, les attaques allemandes se rabattirent du côté de Verdun pour essayer sans doute de rendre à l'armée du kronprinz le prestige que sa retraite de septembre lui avait fait perdre et faire tomber Verdun. Nouvel échec. Alors la chute d'Anvers ayant assuré l'occupation de la Belgique, c'est du côté du Nord que se porte la manœuvre que le kaiser veut décisive.

Tout cela paraît assez décousu, et l'état-major allemand aura beau vouloir faire croire qu'il poursuit un plan grandiose qui donnera une victoire, trop longtemps retardée, sur les forces en France et en Belgique. On se rend très bien compte que toutes ces combinaisons sont improvisées et ne sont que des tentatives désespérées pour reculer le dénouement.

« Quand la bataille de la Lys aura été perdue, conclut le colonel Teller, on ne pourra plus déguiser la vérité au peuple allemand et il apprendra à la fois que l'armée, qu'il croyait invincible, a été impuissante sur les champs de bataille de France, comme sur ceux de Pologne, à triompher d'adversaires qui combattent, au nom du droit, pour l'indépendance nationale. »

Général X...

Dans ce numéro :

Page 4 : L'« Emden » détruit et le « Königsberg » embouteillé; « Excelsior » en Belgique.

Page 5 : La défense du fort de Troyon; des émules des bandits tragiques aux assises.

Page 8 : La presse française et étrangère.

Page 9 : La Vie féminine.

Offensive de part et d'autre Echec de l'attaque allemande

(Communiqués officiels du 10 novembre 1914)

15 heures

L'action a continué hier pendant toute la journée avec la même intensité que précédemment entre la mer et la région d'Armentières. Le choc a été d'autant plus violent que les forces opposées agissaient de part et d'autre offensivement. Dans l'ensemble, la journée a été marquée par l'échec d'une attaque allemande en forces considérables dirigée au sud d'Ypres et par les progrès sensibles des forces françaises autour de Bixchoote et entre Ypres et Armentières.

Sur le front des troupes britanniques également, toutes les attaques allemandes ont été énergiquement repoussées.

Sur la majeure partie du front, depuis le canal de La Bassée jusqu'à la Woëvre, nos troupes ont consolidé les résultats acquis au cours des dernières journées. A signaler pourtant notre progression dans la région de Loivre (entre Reims et Berry-au-Bac).

En Lorraine, rien à signaler.

Dans les Vosges, de nouvelles attaques ennemies contre les hauteurs au sud du col de Sainte-Marie et au sud-est de Thann ont été toutes repoussées.

23 heures

Au Nord, la bataille continue très violente. Sur le reste du front, rien à signaler.

• DERNIÈRE HEURE •

La marche des armées russes

Contre les Autrichiens et les Allemands

PÉTROGRAD, 10 novembre (Communiqué de l'état-major du généralissime). — En Prusse orientale, l'aile droite de l'ennemi, qui opposait une résistance opiniâtre dans la région de Lyck, a été repoussée vers les lacs de Mazourie.

A l'est de Leidenburg, près de la gare de Muschaken, la cavalerie russe a infligé une défaite à un détachement allemand qui protégeait la ligne de chemin de fer. Elle lui a capturé un train et fait sauter deux ponts de chemin de fer.

Le 8 novembre, la cavalerie russe rencontrant une division de cavalerie ennemie qui était appuyée d'un bataillon de chasseurs, l'a forcée à se retirer vers Kalisz.

Sur la route conduisant à Cracovie, nous avons atteint Miechow.

En Galicie, nos troupes ont traversé la Wisloka. Elles occupent Rzeszow, Dynow et Lisko.

Contre les Turcs

PÉTROGRAD, 10 novembre (Communiqué de l'état-major du Caucase du 10 novembre). — Près de Keuprikeui, le combat a repris dès l'aube avec une force nouvelle, lorsque l'ennemi a lancé contre nous ses troupes concentrées dans la région d'Erzeroum qui, à leur tour, ont été renforcées par la garnison de cette place-forte.

Dans l'après-midi, le combat a revêtu un caractère particulièrement tenace, les Turcs ayant appuyé leurs avant-gardes par des divisions fraîches. Cependant, leur tentative d'envelopper un de nos flancs a échoué.

Grâce à la vaillance de nos troupes, nous avons pu, le soir, maintenir tout ce que nous avions conquis.

La démoralisation dans l'armée allemande

Un officier arrivé du front nous a fait part de la démoralisation constatée chez les sujets du kaiser.

Dans les bois de la région d'Ypres, on a découvert des cadavres de soldats allemands attachés aux arbres et fusillés. Ces soldats avaient refusé de marcher et leurs officiers les avaient fait passer par les armes pour l'exemple.

M. Maginot blessé

NANCY, 10 novembre. — M. Maginot, député, sergent de territoriale, qui, pour sa belle conduite au feu, il y a quelques jours, a reçu la médaille militaire, vient d'être assez grièvement blessé au genou au cours d'un engagement dans la région de Verdun.

M. Bompard à Bordeaux

BORDEAUX, 10 novembre. — M. Bompard, ancien ambassadeur de France à Constantinople, est arrivé ce matin à Bordeaux.

M. Deleassé, ministre des Affaires étrangères, a reçu cet après-midi M. Bompard, avec lequel il s'est longuement entretenu.

Comment fut découvert le « Königsberg »

LONDRES, 10 novembre (Officiel). — L'Amirauté annonce que, lorsque le Königsberg se fut signalé par l'attaque du Pegasus, le 19 septembre, une expédition de croiseurs fut organisée par l'Amirauté et envoyée dans les eaux de l'Afrique du Sud. Ces croiseurs se livrèrent d'ensemble à une recherche minutieuse et prolongée. Le 30 octobre, le Königsberg fut découvert par le Chatham se cachant dans des bas-fonds, à environ six milles de l'embouchure de la rivière Rufiji, en face de l'île Mafia (Afrique orientale allemande).

Par suite de son plus grand tirant d'eau, le Chatham ne put atteindre le Königsberg, qui était probablement échoué, sauf à marée haute.

Le Königsberg a été bombardé par le Chatham, mais un fort bouquet de palmiers empêche d'estimer les dommages. Au reste, pendant les opérations nécessaires pour sa capture ou sa destruction, des mesures effectives ont été prises à l'effet de bloquer le Königsberg; des chalandes charbonnières ont été coulés dans le seul canal navigable que puisse suivre le Königsberg pour s'échapper et, à l'heure actuelle, le Königsberg est embouteillé et incapable de causer dorénavant aucun mal.

Les croiseurs qui avaient été mobilisés pour sa poursuite ont pu en conséquence être employés à un autre service.

Les dernières aventures de l'« Emden »

L'ambassade de Grande-Bretagne nous communique le télégramme qu'elle a reçu du Foreign Office, en date du 10 novembre, et confirmant que le croiseur allemand Emden a été jeté à la côte et incendié près des îles des Cocos (Keeling Islands), dans l'Océan Indien, à la suite d'un combat avec le croiseur australien Sydney.

L'Amirauté a adressé ses félicitations au Sydney et à la marine australienne pour sa brillante entrée en guerre et pour le remarquable service rendu aux alliés et au commerce paisible par la destruction de l'Emden.

A l'exception de l'escadre allemande qui se trouve maintenant au large des côtes du Chili, l'Océan Pacifique et l'Océan Indien sont à présent débarrassés des navires de guerre ennemis.

[Le croiseur allemand Emden, qui a été surpris à l'île des Cocos (Indes néerlandaises) et détruit, après un court engagement par le croiseur anglais Sydney, était un croiseur protégé de 3.600 tonnes de déplacement; lancé en 1908, il était armé de 12 canons de 105 et de deux tubes lance-torpilles sous-marins; sa vitesse était de 24 nœuds 5. L'effectif était de 13 officiers et 332 hommes d'équipage.]

Le Sydney est un croiseur protégé de la flotte australienne; son déplacement, sensiblement plus fort que celui de l'Emden, est de 5.600 tonnes. Il a été lancé en 1912; sa vitesse atteint 25 nœuds 5; il est armé de 8 canons de 15, de 4 de 47 millimètres et de deux tubes lance-torpilles sous-marins. Son effectif est de 380 marins et officiers.]

NOS LEADERS

Nos amis les neutres

L'œuvre de la *Vie Féminine* a été transformée par la guerre, à l'image des événements. Elle s'est appliquée à secourir, à héberger des réfugiés, à créer des ouvriers, à assurer le sort de celles qu'elle y recueillait ; élargissant son œuvre, elle a donné des vêtements au blessé qui repartait, à l'enfant nouveau-né, à la femme sans travail. En un mot, à ceux que la guerre éprouvait. Parmi les concours qui lui sont venus de toutes parts, à cette occasion, les plus touchants étaient peut-être ceux qui lui arrivaient de l'étranger.

Car ceux-ci témoignaient de l'amitié des neutres. Quelle admirable explosion de sympathie de la part de ceux qui, ne pouvant pas prendre part à la lutte, du moins prenaient parti pour nous.

Ils ont voulu soigner nos blessés, vêtir nos réfugiés, secourir nos infortunes. Ceux qui même venaient exercer un contrôle impartial sur nos communes œuvres d'assistance, nous accordaient chaleureusement leur approbation et leur suffrage.

Voici un passage d'une lettre d'Amérique qui nous annonce un gros envoi de vêtements pour les victimes de la guerre. « Vous avez nos profondes sympathies, et nous sommes heureux de faire notre possible pour soulager tant d'infortunes tout en faisant des vœux pour votre succès final. »

N'est-ce pas émouvant de recevoir de tels souhaits ? Ne l'est-ce pas davantage d'entendre prononcer par un étranger de pays neutre et de passage en France ces simples phrases : « Nous avons progressé... Nous les avons repoussés » ? D'un seul mot, ils s'associent à nous ; mieux, ils communiquent avec nous, ils confondent leur cause et la nôtre.

On sent que tout ce qui nous frappe les atteint. Que Paris soit menacé, que Reims soit mutilé et les voilà à leur tour anxieux et blessés.

Aussi, de quelque côté que nous tournions les yeux, vers la chevaleresque Espagne, vers la Suisse pourtant sollicitée par l'influence allemande, vers la généreuse Grèce qui sait se souvenir et dont la neutralité tend à se muer en alliance, vers les deux Amériques qui tendent les bras par-dessus l'océan, de toutes parts nous rencontrons des visages amis.

Et c'est pour nous d'un grand réconfort dans l'épreuve. D'abord cela flatte notre tendresse pour notre pays. Nous sentons que la France est vraiment, pour un étranger, la patrie d'élection. Nous avons, sans lutte, fait leur conquête. Et elle nous est doublement précieuse. L'attachement d'un Français à son pays est naturel comme un sentiment de famille. L'attachement d'un étranger à ce même pays est rare comme un sentiment d'amour.

Et cette préférence nous réconforte encore d'un autre point de vue. Elle nous confirme dans la pensée « que nous avons raison ». Devant l'approbation de ces juges du camp, nous nous sentons dans notre droit de combattre, d'être vraiment les champions d'une noble cause. Car les neutres constituent la conscience du monde, et l'on se sent plus fort de l'avoir pour soi.

Enfin, ils ne se contentent pas de nous souhaiter le succès final, ils nous le promettent, ils nous l'affirment, et cette certitude prend d'autant plus de valeur qu'elle vient d'arbitres plus désintéressés.

Voilà d'où vient le prix de la sympathie des neutres. Au sens originaire de ce mot, ils souffrent avec nous. Elle trame entre eux et nous une sorte de pacte invisible, elle jette le lien mystérieux du cœur. Et nous ne saurons jamais trop leur exprimer notre gratitude d'une alliance qui n'est pas celle des armes, mais celle des larmes.

Valentine Thomson.

Échos

Le héros va mourir...

Nous sommes à Neuilly, à l'hôpital américain. L'on prépare une cérémonie touchante : la remise de la médaille militaire à un sergent qui se conduisit magnifiquement au feu. Mais ses blessures sont très graves, des plus graves... Le chirurgien affirme qu'il ne passera pas la nuit.

Les quelques blessés qui ont pu quitter leur lit se sont groupés, en l'honneur de leur camarade. Un colonel, également blessé, qui a mis, pour la circonstance, la croix sur sa robe de chambre, va épingler la médaille sur la chemise du sergent. Le héros moribond tente vainement de se dresser sur ses oreillers. Il murmure :

— Mon colonel... avant... la médaille... laissez-moi l'embrasser !

Le docteur est là, aussi. Il grossit une voix cordiale qui veut rassurer le malade perdu :

— Ça va bien, si vous êtes content, mon garçon !... Voilà qui va vous remettre d'aplomb, et vivement !

Mais le sergent a lentement baissé ses paupières sur des yeux où s'aviva la dernière étincelle de vie, et il trouve la force de murmurer encore :

— Ce que ma femme va être contentée !

Autour des clapiers.

Or, ceci se passait du côté du Quesnoy-en-Santerre, où se pratique également, comme vous ne l'ignorez pas, la guerre des clapiers. Mais dans ces clapiers, nous avons envoyé de fameux lapins !

Une bande de ces lapins venait de capturer un assez fort lot de Boches, très satisfaits de l'aventure, d'ailleurs. Parmi eux, se trouvait un petit bonhomme si menu, si gosse pour tout dire, qu'on l'interrogea sans tarder :

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans et demi, gémit-il.

Et il expliqua que l'autorité militaire l'avait extirpé de son collège sous le prétexte fallacieux — ah ! que... — d'assister, à Paris, à la grande revue des troupes allemandes passées, dans la capitale abattue, par le kaiser en personne ! Les voyages forment la jeunesse, lui avait-on dit en substance, surtout la jeunesse allemande, dans les pays conquis par les aînés valeureux.

Et ce soldat, haut comme trois pommes, sanglotait :

— Je voudrais bien retourner chez moi !

— Tu reviendras chez toi, promirent les lapins, si tu es sage, mais pas tout de suite.

A la mémoire de Carême.

Monselet a dit un jour : « Les casseroles ont aussi leur airain ! » L'attitude de nos cuisiniers sur le front en est la meilleure preuve.

Non seulement ils remplissent à souhait leur indispensable fonction, mais encore, héros flegmatiques, ils font des mots.

L'un apporte sous la mitraille, absolument à découvert, sans daigner se défilier, le déjeuner des officiers. Il est reçu de la belle façon ! Il se redresse sous les reproches, prend la position militaire et objecte avec une imperturbable dignité :

— Ce plat ne pouvait pas attendre !

Un autre surveille la marmite. Survient une autre marmite, le gros obus allemand qui éclate tout près. Sur un ordre, toute la compagnie se couche entre les sillons. Seul, le cuisinier n'obtempère pas. Il écumait sa marmite souillée de la terre projetée, interroge ses fayots, et grogne :

— Les saligauds ! Faut du poivre, mais pas comme ça, tout de même !

Une ombre est satisfaite, l'ombre du grand Carême, qui suivit le grand empereur dans ses campagnes, et composait à son intention des chefs-d'œuvre que ce Bébien en cuisine était incapable d'apprécier.

Bouches à feu du temps jadis.

Un de leurs fameux mortiers de 420 aurait été capturé. Mais la nouvelle n'est pas officielle. Souhaitons qu'elle le devienne et que l'on traîne le monstre jusqu'à Paris, toujours privé du moindre trophée.

Si l'on fait abstraction de sa puissance balistique, le monstre, par ses seules dimensions, n'étonnerait pas les anciens. Froissart a vu une bombarde de cinquante pieds de long « qui mettoit si grande noise au decliquer qu'on oyait le bruit des pierres qu'elle jectoit, de cinq lieues durant le jour, de dix durant la nuit, ce qui causait si grande paour qu'il sembloit que tous les diables fussent par chemins ».

On peut également citer le canon de Mahomet II, fondu par un renégat hongrois pour le siège de Constantinople. Traîné par mille bœufs, il arriva péniblement devant la capitale du Bas Empire. Son chargement demandait deux heures à sept cents servants ! Il ne pouvait tirer que huit coups par jour, et ne tarda pas à exploser en tuant son fondeur. Ainsi, le Taureau d'airain dévora Phalaris, son féroce créateur.

Ces gigantesques bouches à feu, depuis si longtemps périmées, n'avaient de terrible que l'aspect. Et la cuirasse, en ce temps-là, n'avait pas fait faillite...

MICROMÉGAS

UNE PROTESTATION

“Honte à jamais aux barbares scientifiques”

Avant-hier a eu lieu la séance de rentrée de la Société d'obstétrique et de gynécologie de Paris. Le professeur Pinard, président, a prononcé l'éloquente protestation que nous publions ci-dessous et à laquelle les membres de la Société se sont unanimement associés :

Mes chers collègues,

Au temps effroyable où nous vivons, en présence du cataclysme qui bouleverse le monde et pendant que se joue le sort de la civilisation, ce n'est point l'heure des discours.

Mais alors qu'un monarque — je ne peux pas dire un homme — dont la folie a gagné son peuple, veut substituer la force au droit, c'est-à-dire la barbarie au progrès humain, et pour cela ne recule devant aucun crime, il me semble que de tout milieu — petit ou grand — où le respect de la vie humaine est sacré, un cri de protestation doit se faire entendre. Il m'apparaît même que, plus que partout ailleurs, ici, à la Société d'obstétrique et de gynécologie, où nous avons pour dogme intangible le droit à la vie de chaque être humain quelles que soient son infirmité et son infirmité, doivent se manifester hautement nos sentiments de réprobation et d'horreur.

Oui, autant nous aimons la science dont le but est de répartir une plus grande somme de bonheur entre nos frères humains, autant nous abhorrons celle qui ne sert qu'à fournir les moyens de faire plus de victimes. Aussi je crie : Honte à jamais aux barbares scientifiques !

Heureusement, contre ces hordes sanguinaires et incendiaires, un peuple s'est dressé, et il a montré ce que doivent et peuvent ceux pour qui l'indépendance est supérieure à la vie. Le peuple belge a donné en se sacrifiant le plus haut exemple de courage civique et de valeur morale. Honneur à tout jamais au peuple belge ! Je suis certain d'être votre interprète à tous, mes chers collègues, en adressant à nos confrères de la Société belge d'obstétrique et de gynécologie, avec notre salut cordial, l'expression de notre admiration pour leur beau et grand pays d'aujourd'hui.

Je considère comme un devoir d'exprimer en votre nom notre sympathie émue à tous ceux de notre compagnie dont les cœurs saignent, et je termine en disant :

Gloire à tous ceux qui combattent et qui tombent en luttant pour le droit et qui nous permettent de prononcer aujourd'hui ces mots victorieux : la France vivra !

Professeur Pinard.

Le Conseil des Ministres

BORDEAUX, 10 novembre. — Les ministres se sont réunis en conseil ce matin, de 9 h. 30 à midi, sous la présidence de M. Poincaré.

MM. Delcassé et Millerand ont mis leurs collègues au courant de la situation diplomatique et militaire.

MOUVEMENT ADMINISTRATIF

Sur la proposition du ministre de l'Intérieur, M. Brisac, préfet du Cher, est nommé directeur de l'assistance et de l'hygiène publiques au ministère de l'Intérieur, en remplacement de M. Mirman, précédemment nommé préfet de Meurthe-et-Moselle.

M. François, préfet en disponibilité, est nommé préfet du Cher, en remplacement de M. Brisac.

Le loyalisme des musulmans tunisiens

TUNIS, 10 novembre (*Dépêche de l'Information*). — Le haut tribunal du Chara, conduit par le cheik ul islam, a rendu visite hier au résident général et lui a exprimé les sentiments de reconnaissance et d'attachement de la population musulmane de Tunisie envers la France, qui a respecté ses traditions religieuses.

Il a donné à M. Alapetite l'assurance que l'attitude de la Turquie ne pouvait rien changer aux sentiments loyalistes des sujets du bey.

D'autre part, le secrétaire général du gouvernement tunisien a reçu les protestations de loyalisme des trois grands cheiks des confréries religieuses de Tunisie.

DANS LA MARINE

Le contre-amiral Le Bon est nommé à l'emploi de major général de la marine à Brest.

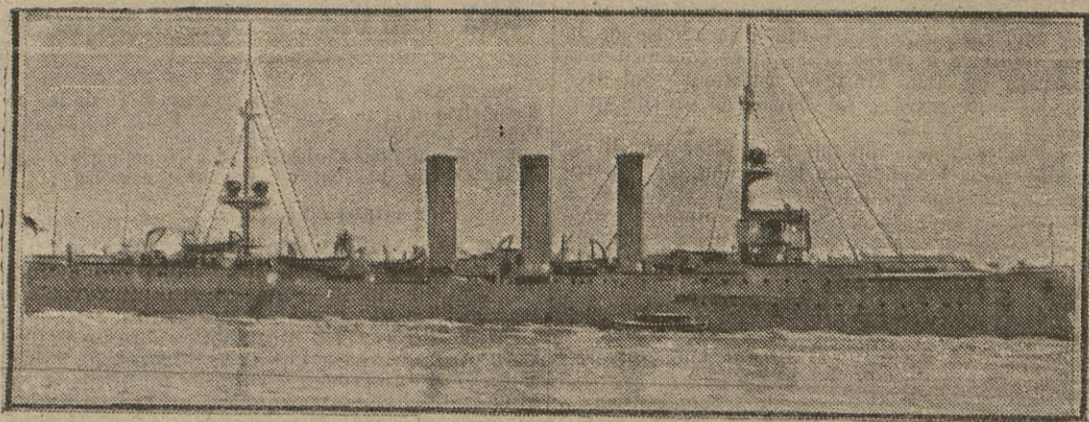
Le contre-amiral Aubry est nommé au commandement du front de mer de Brest.

Sont promus ou nommés dans le corps des officiers mécaniciens de la marine :

Au grade de mécanicien principal de 1^{re} classe, le mécanicien principal de 2^e classe Raynaud ;

Au grade de mécanicien principal de 2^e classe, le premier-maitre mécanicien Callac.

L' " Emden " est détruit



LE CROISEUR « EMDEN »

LONDRES, 10 novembre (Officiel). — Hier matin, on apprit que le croiseur allemand Emden était arrivé dans les îles Keeling (océan Indien), où il avait débarqué un détachement armé pour détruire la station de télégraphie sans fil et couper le câble.

L'Emden fut surpris là et forcé de combattre

par le navire anglais Sydney, qui réussit à le chasser de la côte et à le brûler.

Les pertes de l'Emden, en morts et prisonniers, seraient très importantes.

Les pertes du Sydney sont de trois tués et quinze blessés. (L'Information.)

Le " Koenigsberg " embouteillé

LONDRES, 10 novembre (Dépêche de l'Information). — L'Amirauté annonce que le croiseur anglais Chalam a découvert, le 30 octobre, le croiseur Koenigsberg, qui était probablement échoué en face de l'île Mafia, dans l'Afrique orientale allemande.

" EXCELSIOR " EN BELGIQUE

Dixmude était une jolie petite ville les barbares l'ont assassinée

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.]

FURNES, 10 novembre.

« Bombardée nuit et jour, Dixmude est détruite ». Les dépêches n'en disent pas plus. Et je revois de loin la petite ville, telle qu'elle apparaissait de la route d'Ypres, avec sa grande tour et ses minces clochers, son grand moulin, ses maisons grises. Des prés humides, des prés sans fin s'étendaient autour d'elle traversés par l'Yser dont les courbes étaient si molles. Il fallait y entrer avec recueillement et par un silence affectueux répondre à son silence. Il fallait abandonner la joanne trop précise, le kodak trop indiscret, les compagnons trop bruyants, la grande rue trop moderne. Il fallait s'en aller tout seul par les ruelles et les marchés cherchant l'âme errante de la petite cité. On longeait des chapelles vides, où, malgré l'abandon, une présence régnait encore, de vieux hôtels aux vitres vertes, des auberges dont le portail ouvrait sur des cours si vastes qu'on eût pu y dételier cent voitures, des boutiques dont la sonnette, après la porte refermée, secouait sa musique grêle, indéfiniment.

Une immense place rectangulaire, au bout des venelles, s'approfondissait tout à coup. L'hôtel de ville gothique masquait l'église, qui se haussait alors pardessus les toits pour surveiller, elle aussi, affectueusement, le vaste marché. Cette église, noire et grise à l'extérieur, était, quand on entrait, pleine de lumière. Des murs blancs, des tombes d'anciens gouverneurs espagnols, éblouissantes et pompheuses, des boiserie, où des anges-femmes cambrèrent leur torse avec la plus fière grâce, des tableaux où de grands bourgeois d'autrefois apparaissaient vêtus de pourpoints écarlates et de tricorne à plumes, pratiquant noblement les œuvres de miséricorde... Et, soudain, on voyait d'où venait cette chaude lumière répandue dans tout l'édifice : le plus beau des Jordaens, au-dessus de l'autel, flamboyait de toute la richesse de ses couleurs. Dans cette grande toile religieuse, le peintre n'avait point abdiqué sa joie de vivre : il l'avait embellie d'un reflet divin. On se sentait transporté, à la voir, jusqu'à la porte d'or du Paradis, un peu matériel, où le rêve flamand voit les séraphins, voilés de pourpre et portant des plats de vermeil, tendre aux élus les fruits dorés des vergers célestes.

Et l'on était si ébloui que l'on ne regardait qu'après avoir un peu fermé les yeux, le jubé, cette autre merveille. Fait de pierre blanche sculptée, il fermait le chœur — et l'on se demandait comment il pouvait

tenir encore tant il était léger. Un ciseau paradoxal et infatigable l'avait fouillé, y faisant vivre en des médaillons, des chapiteaux et des balustrades, toute la vie du Christ. Les personnages s'y mêlaient, s'y poursuivaient, perdus dans une forêt de branches sculptées et de motifs ornementaux multipliés et renouvelés à l'infini. Presque transparent à force d'avoir été travaillé, il eût ressemblé à une dentelle pendue au milieu du sanctuaire, si des enfants de chœur aux joues rouges n'avaient circulé au sommet transportant quelque lutrin de cuivre plus gros qu'eux-mêmes.

Cela existe-t-il encore ? et au bout de la ville, le Béguinage, naïvement, respire-t-il encore ? Rodenbach a dit naguère la mélancolie des grands béguinages des Flandres. Il n'a pas connu celui-ci qui est si petit et si modeste qu'il faut le chercher pour le voir. Je ne l'ai jamais vu — au delà d'un petit canal on poussait une porte blanche et l'on entrait — qu'il ne fût plein de fleurs vivantes. C'étaient, selon la saison, des tulipes pareilles à des lampes, ou des lis pareils à des âmes, ou des roses qui s'effeuillaient, ou des astères vineux montant en verbes violettes, entourant la pelouse centrale d'une barrière mouvante on se haussant éperdument sur leurs longues tiges par-dessus les murs discrets du jardin de chaque béguine. C'était toujours une débauche de couleurs, un mélange de clairs parfums auxquels, au sortir des grand-messes, quand les nonnes silencieuses, du pas de leur porte, se disaient adieu d'un sourire, se joignait, comme pour les sanctifier encore, une douce fumée d'encens.

« Bombardée nuit et jour, Dixmude est détruite. » C'est de loin qu'ils ont tué la petite ville, ces barbares ! Cela me console : ils n'ont pu du moins la déshonorer. Au contraire, si les boulets l'ont atteinte, si l'incendie l'a ravagée, c'est qu'elle n'a pas voulu céder. Le lien où elle fut et où elle renaitra, moins douce peut-être, mais plus illustre, a été sacré par l'héroïsme des soldats français qu'elle avait accueillis avec joie, sachant que, coûte que coûte, ils ne la laisseraient pas tomber entre les mains de l'ennemi. Après trois siècles de vie paisible, elle a souffert et elle est morte en héroïne. Il ne reste plus rien d'elle, soit, mais elle n'aura pas subi comme Bruges, sa grande sœur, le *parade marsch* insolent et l'odieuse concert militaire, dont ces gens grossiers gratifient jusqu'aux villes mortes — leurs plus émouvantes victimes ! Et son carillon grêle, écrasé sur la place avec le sommet de sa tour, n'aura chanté jusqu'à sa chute que des heures lumineuses et libres.

Comment trois soldats français s'échappèrent d'Allemagne

LONDRES, 10 novembre. — Le Daily Mail publie aujourd'hui l'odyssée de trois prisonniers français qui se sont échappés de l'Allemagne.

Le sergent Louis Mouillot, le réserviste Jobanny Brillant, tous deux de l'infanterie coloniale, et Emile Houthaere, du 1^{er} territorial, sont arrivés hier soir à Londres, venant de Hollande.

Houthaere portait un veston de tissu anglais et une chemise de flanelle achetée à un prisonnier anglais; il avait, en outre, passé un pantalon de toile sur son pantalon rouge; Brillant avait noirci avec de l'encre les passepoils rouges de son pantalon, mais il avait conservé sa tunique militaire sous une jaquette de couleur qu'il avait troquée contre un morceau de pain.

Faits prisonniers vers le 20 septembre, après la reddition de Maubeuge, ils furent internés au camp de Wesel. Le convoi fut divisé en trois sections : Français, Belges et Anglais.

D'une façon générale les prisonniers français et belges ne furent pas maltraités, mais aux Anglais, on réservait les corvées les plus désagréables.

Les gardes allemands avaient coutume de dire : « Français, camarades ! » Les Anglais : « Pouan ! » et ils se serraient la gorge dans une mimique expressive.

Les Français et les Belges étaient favorisés, même sous le rapport de la nourriture.

Nous n'avons, ajoutent les trois hommes, reçu aucun argent des Allemands; au contraire, nous avons été invités à remettre tout notre argent de poche sous menaces de peines sévères, à l'exception d'une somme de 10 marks, le reste devant nous être rendu par petites fractions, toutes les semaines; presque tous, cependant, nous avons pu dissimuler quelque monnaie.

Le camp était entouré de hautes palissades et de fils de fer barbelés et électrifiés.

Les habitants venaient rôder autour du camp, et ceux qui connaissaient les français nous apostrophaient. Ils nous disaient que Paris était pris, et d'autres histoires extraordinaires.

Brillant parvint un jour à s'évader, mais, attrapé à trois milles de la frontière hollandaise, il fut puni de quinze jours de cellule.

Ce fut le sergent Mouillot qui conçut le plan de la fuite collective.

Ayant reçu l'ordre de prendre avec lui quelques hommes pour une corvée à l'extérieur du camp, il ordonna à chaque homme de se munir de deux pelles au lieu d'une seule et, quand il traversa le camp, il fit signe à Brillant et à Houthaere de le suivre.

Au cours de la corvée, qui consistait à enterrer divers débris, nos camarades nous placèrent dans un trou creusé d'avance, y jetèrent du sable jusqu'à la hauteur de notre taille, puis nous couvrirent la tête d'un sac dissimulé sous la paille et des débris de bois et de papier; après quoi, la corvée nous abandonna et retourna au camp, tandis que des corbeaux croassaient en voletant au-dessus de nous; nous savions que les corbeaux croasseront aussi longtemps que le jour ne serait pas tombé et qu'il serait, par conséquent, dangereux de bouger. Enfin, nous ne les entendîmes plus et nous pûmes sortir de notre trou.

Après nous être jetés dans un buisson pour éviter une patrouille allemande, nous partîmes à travers le pays à la recherche de la rivière Lippe, que notre camarade Brillant avait déjà traversée, lors de sa première évasion, à l'aide d'un petit canot que nous eûmes la chance de retrouver.

Nous traversâmes la rivière et nous nous mîmes en route; nous marchâmes pendant toute la nuit et, grâce à une boussole, nous atteignîmes Bocholt.

Au jour, nous nous abritâmes dans un buisson et ne repartîmes qu'à la nuit; nos pieds se fatiguèrent, quand nous découvrirent que nous étions dans le Harreveld hollandais; et nous nous dirigeâmes vers Rotterdam.

Arrêtés à Utrecht, nous fûmes enfermés à Anversfoort; mais nous fûmes relâchés après que les autorités eurent appris que nous étions entrés sur le territoire hollandais sous des vêtements civils et sans armes.

Pour les veuves et les orphelins

Un député du Puy-de-Dôme, M. Marrou ayant eu le beau geste d'abandonner le tiers de son indemnité parlementaire en faveur des veuves, surtout chargées de famille, des soldats morts au champ d'honneur, M. Edouard Michelin, le grand industriel de Clermont-Ferrand, a immédiatement souscrit, à titre personnel, pour 100.000 francs en faveur de cette œuvre. Ces deux généreuses initiatives se passent de commentaires.

La défense du fort de Troyon

(8 au 13 septembre 1914)

— Au nom de Sa Majesté Impériale, je vous somme de vous rendre sans conditions — Jamais!...

On sait quelle a été, du 8 au 13 septembre, l'héroïque défense du fort de Troyon, sur la rive droite de la Meuse.

Nous sommes heureux de pouvoir publier un rapport officiel de ces six journées, d'après le récit d'un des officiers qui contribuèrent à ce haut fait d'armes :

Le fort de Troyon, situé sur la rive droite de la Meuse, à 24 kilomètres au sud de Verdun, est un petit fort des côtes de Meuse, entre Verdun et Toul, dont le rôle normal est de servir de point d'appui aux troupes de couverture en cas de retraite. Il a joué, du 8 au 13 septembre 1914 un rôle des plus importants. Les troupes allemandes venant à l'est tentaient de se rendre maîtres de la trouée de Spada pour, d'une part, permettre à la gauche des forces ennemies, en contact en ce moment avec les forces françaises, entre Paris et Verdun, de se replier ; d'autre part, de se créer, en cas de retraite, un débouché direct vers Metz.

A partir du 8 septembre le fort de Troyon a donc joué le rôle d'un fort à arrêt ; sa garnison a toujours ignoré ce rôle et avait comme mission : « Tenir jusqu'à la dernière extrémité pendant deux jours ». Elle a, d'ailleurs, traduit immédiatement cet ordre en inscrivant en grosses lettres à la porte du fort : « S'ensevelir sous les ruines du fort plutôt que de se rendre ».

Les batteries allemandes ont tiré environ 4.000 coups. La garnison n'a eu, sur ses 454 hommes, que 4 tués et 40 blessés. Deux canons de 120 et 9 canons de 90 ont été mis hors de combat, la plupart réduits en morceaux. Toute la superficie du fort a été inondée de projectiles qui ont causé des dégâts importants sans toutefois compromettre le fort. Quelques projectiles de gros calibre ont produit des effets sérieux. L'un a éventré la gaine de la canonnière centrale, ayant 2 m. 50 de terre, 1 m. 30 de maçonnerie, faisant exploser tous les obus à la limite de la gaine, créant un éboulement considérable dans lequel 10 hommes ont été ensevelis, les autres, asphyxiés, ont pu être rappelés à la vie. Un autre projectile a démoli la façade d'un casernement, traversé le plancher de l'étage supérieur et crevé le sol de l'étage inférieur. Un troisième a bouleversé un mur de contrescarp. Les schrapnels de 75 n'ont produit aucun effet. Pendant le bombardement la batterie de 120 était intenable, mais les pièces de 90, les mortiers lisses et les tirailleurs ont continué même sous un feu violent.

Dans la nuit du 8 au 9, le capitaine Heynes, les lieutenants Salles et Ludger ont été blessés. Le sous-lieutenant Marchal a pris le commandement de l'infanterie et le lieutenant Levoux celui de l'artillerie. Le fort a subi deux assauts importants, poussés jusqu'au réseau de fil de fer, dans les nuits du 8 au 9 et du 9 au 10. Les assauts étaient précédés d'un bombardement intense et effectués par des fantassins qui s'étaient recouverts de gerbes de blé.

Dévoilés par les guetteurs du fort, ils ont été repoussés par des grenades éclairantes et chaque fois repoussés par le tir de l'infanterie, des pièces de 90 et des mortiers lisses.

Grâce à l'appui des troupes mobiles (division de réserve), le bombardement s'est ralenti.

Les défenseurs du fort croyaient leur dernière heure arrivée le 12 après-midi, voyant s'installer une batterie de 20 centimètres. Cette batterie fut prise à partie par une batterie de 75 établie sur la rive gauche de la Meuse. Dans la nuit du 12 au 13 le bombardement est devenu plus lent et cessa à 2 heures du matin. A 6 heures, un coup unique tomba encore sur le fort et à 10 heures, l'ennemi battit en retraite vers le nord-est.

Le fort a reçu deux fois la visite d'un parlementaire à cheval qui le somma de capituler en ces termes : « Au nom de Sa Majesté impériale, je vous somme de vous rendre sans conditions ». Chaque fois la réponse fut « Jamais ».

Le parlementaire fit remarquer sévèrement que nous n'observions pas les lois de la guerre étant donné que le fort de Gimécourt avait tiré sur lui. Après sa deuxième visite il cria : « Monsieur le gouverneur, nous nous reverrons ! »

Les défenseurs du fort ont constaté qu'aucun soldat que le parlementaire était rentré dans les lignes, le bombardement reprenait avec une intensité effrayante. On a compté ainsi 236 coups en une demi-heure.

Les officiers sont unanimes à constater le bon état d'esprit et le moral solide de leur personnel pendant les cinq terribles journées. Privés de tout sommeil, ne pensant même pas à manger, se soulevant avec un peu de vin ou de café, ces héroïques défenseurs ont rempli un rôle glorieux, uniquement par devoir et ont effectué leur mission initiale : « Tenir jusqu'au bout ». Ils ont bien mérité de la patrie et ont droit à l'admiration de tous.

ments de chirurgie, 113, boul. Haussmann (M. Desbleumortiers) ; Tleken (Fritz), représentant de commerce, 14, rue de Paradis (M. Lesage) ; Kraenkel, fabricant de chapeaux à Ebreischdorf, représenté à Paris (M. Wilmoth) ; Fischer, bijouterie, 16, rue Tronchet (M. Guillier) ; Gerstel (Arthur), commissionnaire en articles de modes et de couture, 2, cité Bergère (M. Pelegrin) ; Heyenau-Essigmann, fabricant de jouets, 32, rue de Bondy, et 15, rue Louis-Blanc (M. Lebrun, huissier) ; Hoechst, MM. Lévy et Isoard, entrepositaires, 37, rue des Mafais (M. Duret) ; Kolm (Oscar), commissionnaire en articles pour modes, 49, rue d'Hauteville (M. Wilmoth) ; Koenigsweiler (Société), pelleterie, 97, rue Réaumur (M. Raynaud) ; Kraal (M. Rummel), directeur, robes et corsages, 1, rue du 4-Septembre (M^e Davenne, huissier) ; Menzel et Adam, imprimeurs, 55, faubourg Saint-Denis (M^e Montiez, huissier) ; Meyer-Riefthal, antiquaire, 79, faubourg Saint-Honoré (M. Desbleumortiers) ; Protz (Jean), vêtements, 9, rue Baillif (M. Duret) ; Polack (Jean), antiquaire, 79, faubourg Saint-Honoré (M. Ménage) ; Schultz et Duhling, tailleurs, 32, rue Matignon (M. Pelegrin) ; Thannmuller, fourreur, 16, rue Saint-Roch (M. Biraud, huissier) ; Tacouel, antiquaire, 93, faubourg Saint-Honoré (M^e Malle, huissier) ; Weiss (Bruno), tailleurs pour hommes, 29, rue des Mathurins (M^e Davenne, huissier) ; Worch et Cie, antiquaires, 11, rue Bleue (M^e Gombier, huissier).

A l'Académie de Médecine

M. Langlet, maire de Reims, est nommé membre associé.

Au début de la séance de l'Académie de médecine, le docteur Langlet, maire de Reims, fut élu à l'unanimité, membre associé. M. Charles Périer, président, prit alors la parole et vanta le bel exemple de courage qu'avait donné M. Langlet pendant l'occupation de Reims par les troupes allemandes et lorsque la ville fut bombardée par les batteries ennemies. Il rappela que la belle conduite de leur nouveau confrère lui avait valu d'être cité à l'ordre du jour et promu chevalier de la Légion d'honneur par M. Viviani. « Si l'Académie de médecine, ajouta-t-il, a été maculée par la félonie de certains membres étrangers, du moins est-elle fière de la noble dignité de beaucoup de ses correspondants nationaux et en particulier de celle de M. Langlet. » De vifs applaudissements saluèrent la péroraison de cette improvisation.

Ensuite, M. Quénu entretint ses collègues du traitement des fractures de cuisse par projectiles de guerre infectés. Il leur soumit un appareil réalisant la contention de la fracture et le pansement facile de la plaie.

M. Walther fit une communication sur le traitement chirurgical des lésions des nerfs des membres dans les plaies par projectiles de guerre.

Et une commission se réunit en séance secrète, composée de MM. Périer, Magnan, Debove, Bauchard, Landouzy, Meillère, Monod, Troisième, Ballet, Barrier, Chauffard, Dastre, Reclus, Pinard, Pozzi, Robin, Roux, Vidal et Wurtz, elle elabora un manifeste qui sera soumis aux membres de l'Académie de médecine, en réponse au grossier factum des intellectuels allemands.

La chasse aux maisons allemandes

En vertu d'une ordonnance de M. Monier, président du tribunal civil de la Seine, après enquête de la police judiciaire, des séquestres ont été désignés pour les vingt-cinq maisons allemandes ou austro-hongroises suivantes :

Alauzet (établissements), machines à imprimer, 89 et 91, rue de Bagneux (M. Vacher) ; Becker, photographe, 185 bis, rue Ordener (M^e Guillier, huissier) ; Boecker (Ernest), associé de la banque Gaus et Cie, 42, rue de Lisbonne (M. Rochelle) ; Bluen (Robert), commissionnaire en marchandises, 5, rue d'Hauteville (M. Ménage) ; Bruno et Cie, dentelles et broderies, 13, faubourg Montmartre (M. Foucret) ; Deutsch-Ternobor Aktien Gesellschaft (M. Asté, directeur), instru-

TRIBUNAUX

Des émules des bandits tragiques AUX ASSISES

Comparaissaient, hier, devant les assises de la Seine, une bande de redoutables malfaiteurs qui, du mois de janvier au mois d'avril 1914, n'ont pas commis moins de cinq crimes en banlieue. L'un d'eux, Lucien Devleeschouwer, âgé de 20 ans, a réussi, jusqu'à ce jour, à échapper aux recherches de la police. Ses complices, André Dubray, 19 ans ; Claude Carzon, 50 ans ; Edouard Néleau, 19 ans, ont à répondre de vols et tentatives, complicité de vols, assassinat et complicité de meurtre d'agent dans l'exercice de ses fonctions. Voici les faits relevés contre ces bandits par l'accusation.

Dans les premiers jours du mois de janvier, le cocher de fiacre Delacroix rentrait de Saint-Ouen à Paris, vers trois heures du matin, lorsque trois individus arrêtèrent sa voiture. L'un d'eux le jeta à bas de son siège, pendant que le second le menaçait de son revolver et que le troisième faisait le guet. Le premier s'empara d'une somme de onze francs qui se trouvait dans son pardessus. Delacroix reconnaît formellement Dubray.

Le 27 mars, à neuf heures du soir, un jeune homme nommé Trepigny, âgé de 20 ans, rentrait chez lui, à Gennevilliers, lorsqu'il fut accosté par trois individus, Devleeschouwer, Dubray et un troisième resté inconnu. Dubray le mit en joue en criant : « Les mains en l'air », tandis qu'un complice dépouillait la victime. Le butin étant insignifiant, Dubray, furieux, fit feu sur Trepigny et le blessa grièvement à l'abdomen.

Le 29 mars, les quatre bandits tentaient de s'introduire chez un rentier de Gennevilliers, M. Wentteclaye, âgé de 81 ans, qui habitait une villa isolée avec sa domestique, la veuve Aignan. Mais les aboiements d'un chien de garde les effrayèrent. Ils revinrent le 2 avril. Ils pénétrèrent dans la villa en forçant la grille, puis ils escaladèrent une fenêtre dont ils brisèrent la vitre sans bruit à l'aide d'un mouchoir enduit de savon noir. Le vieillard, le menaçant de son revolver, Devleeschouwer lui demanda où était caché son argent. L'octogénaire, essayant de se défendre, Néleau le frappa d'un coup de couteau au ventre et Dubray lui porta à la tête un violent coup de canne plombée. Au bruit de la lutte, la domestique était accourue. Aussitôt qu'elle parut, Devleeschouwer tira sur elle un coup de revolver qui l'abattit. Elle n'était que blessée et les bandits la contraignirent à rentrer dans sa chambre pour leur remettre ses économies, une somme de 270 francs en or, qu'elle avait cachée dans son matelas. Les bandits pillèrent les chambres et ne se retirèrent qu'après avoir frappé la domestique de deux coups de couteau. M. Wentteclaye succomba à ses blessures, le 4 avril, à l'hôpital de Nanterre, et la veuve Aignan est à peine remise.

Continuant leurs exploits, les misérables, se trouvant, le 5 avril, à six heures du soir, boulevard Victor-Hugo, à Saint-Ouen, accueillirent grossièrement les observations que leur firent les agents cyclistes Favret et Ronglan. Ce dernier appréhenda le nommé Dolbos, qui accompagnait Dubray et Devleeschouwer. Pendant que l'agent Ronglan fouillait Dolbos, les deux autres individus passèrent derrière l'agent et tirèrent sur lui quatre coups de revolver. Ronglan expira presque aussitôt, une balle avait traversé le poumon et le cœur.

Le même jour, un garçon boucher nommé Subitte, âgé de 18 ans, se dirigeant, vers minuit, vers la porte de Versailles, à Vanves, suivait le boulevard du Lycée, lorsqu'il fut assailli par Dubray, Néleau, Carzon et Devleeschouwer. Ils l'assommèrent à demi et le dépouillèrent de son porte-monnaie et de sa montre.

Quelques instants après, Subitte faisait arrêter Carzon et Dubay ; Néleau ne tardait pas à aller rejoindre ses complices à la Santé.

Les bandits sont défendus par M^{rs} Emmanuel Mossé, Albert Noël et Clérico.

Cette première audience a été consacrée aux interrogatoires et à l'accusation, un cours desquels les trois accusés ont fait piètre figure.

Aujourd'hui, les plaidoiries et le verdict.

INFORMATIONS JUDICIAIRES

M. Contant, juge d'instruction, a reçu de Londres un télégramme l'informant que le fameux escroc Etty Legay, dont l'anthropométrie s'efforce d'établir la véritable identité, est un Autrichien très connu à Londres. On se souvient que le mystérieux Etty Legay avait escroqué une somme de 20.000 francs au préjudice d'une banque anglaise du quartier Vendôme.

Nous avons relaté les escroqueries commises par l'Union Franco-Suisse, qui se chargeait de faire parvenir aux soldats sur le front les colis qui leur étaient adressés, et ce, moyennant des sommes variant entre 3 et 5 francs.

Cinq arrestations ont déjà été opérées, et c'est M. Contant qui a été chargé d'instruire cette affaire. Le chef de la bande, un nommé Auzoux, a déjà été huit fois condamné pour vols et escroqueries.

M. Viviani dans l'Est

BAR-LE-DUC, 9 novembre. — MM. René Viviani et Léon Bourgeois, après s'être enquis hier des besoins de la population de la Marne, ont visité ce matin les villages de la Marne et de la Meuse détruits et où la vie a cependant repris.

Le président du Conseil a continué ses visites cet après-midi à Bar-le-Duc en compagnie du préfet et s'est assuré que des dispositions ont été prises pour le ravitaillement et pour l'abri des réfugiés et des populations des villages détruits, en attendant la réfection des maisons.

MM. Viviani et Bourgeois partent ce soir pour Nancy où ils continueront leur enquête.

Nouvelles Diverses

PARIS. — Explosion d'un poêle. — Un poêle, allumé hier matin avec du pétrole, a fait explosion chez M. Barge, négociant en chaussures, 8, rue de Valois, au deuxième étage. La détonation, des plus violentes, avait effrayé tout le voisinage. La cheminée a sauté, provoquant des dégâts assez importants, mais aucun accident de personne.

DEPARTEMENTS. — Les désespérés. — EVIAN-LES-BAINS. — On vient de découvrir, pendu à un peuplier, au hameau de Torrent, commune de Maxilly, le corps d'un nommé Louis Kohler, soixante-six ans, tailleur d'habits, originaire de Thannkirch (Alsace). Ce suicide est attribué à la misère. (Dép. part.)

Député blessé. — MELUN. — M. Chaubin-Servinière, député de la Mayenne, blessé dans un récent engagement, a été évacué sur une formation sanitaire de Seine-et-Marne, où il est actuellement en traitement. Sa blessure, quoique sérieuse, n'inspire pas d'inquiétude.

ETRANGER. — Le nouveau président de la République d'Haïti. — PORT-AU-PRINCE. — L'Assemblée nationale a élu M. Théodore Davilmar, président de la République haïtienne.

Nécrologie. — STOCKHOLM. — La duchesse douairière de Dalécarlie, née princesse Thérèse de Saxe-Altenbourg, est décédée à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Victime d'un obus allemand



Un hôpital auxiliaire de Paris recevait dernièrement un jeune blessé, Henri Derombur. Ce dernier fut blessé à Arras par un éclat d'obus allemand, alors qu'il était employé dans une ambulance de la ville. Cet enfant, victime de la guerre, est aujourd'hui en convalescence.

Le transport d'un canon de 420 allemand



Le transport des gros canons de 420 allemands nécessite un matériel important. Démontés en plusieurs pièces, toutes cachées sous des bâches, ces énormes canons sont hissés sur des chars spéciaux qui sont remorqués le plus près possible de la ligne de feu. C'est toujours dans le plus grand secret que l'ennemi étudie ces mouvements, et c'est par surprise qu'un photographe a pu prendre un instant de ce train en partance.

Le successeur du marquis di San Giuliano



Le roi d'Italie vient de nommer le successeur du marquis di San Giuliano, ministre des Affaires étrangères, dont nous avons annoncé la mort récemment. Le souverain a porté son choix sur M. Sonnino (+), une des personnalités politiques les plus en vue de l'Italie.

Une brigade d'infanterie anglaise prend position sur la ligne de feu



L'action des troupes anglaises dans le Nord se poursuit toujours avec une extrême violence. En Flandre, les Allemands qui avaient concentré des masses d'hommes pour les lancer à l'assaut des positions occupées par les alliés échouèrent dans leur tentative. En effet, deux régiments d'infanterie britanniques, ayant pris les devants par une furieuse charge à la baïonnette, repoussèrent l'ennemi qui dut se replier précipitamment.

La Presse Française et Étrangère

PARIS

Nous tiendrons

C'est par ces deux mots que M. Millerand concluait récemment son ferme appel à l'armée. M. Henri Galli se plaît à reconnaître, dans le *Matin*, que cette promesse a été tenue :

Le gouvernement, l'armée et la France ont tenu et tiendront parole jusqu'au bout. Il ne saurait y avoir divergence entre Français sur cette question de loyauté, sur cette question de vie ou de mort.

Nous pensons, avec M. Viviani, fidèles nous aussi à la trêve sacrée « que tout ce qui nous divise doit disparaître », et qu'une seule « revendication » importe aujourd'hui, la « revendication du succès », afin d'assurer la « libération de l'Europe ».

Jusqu'au bout

S'élevant d'avance contre toute paix prématurée « à laquelle les alliés consentiraient par lassitude », M. Paul Painlevé écrit dans le *Petit Parisien* :

C'est le peuple allemand tout entier et non pas seulement son gouvernement qui est enivré de sa force et de son rêve de grandeur. Seul, une défaite accablante peut le réveiller de cette dangereuse ivresse. Il faut qu'il sente son sol frémir sous le piétinement de l'invasion. Il faut que le paysan au fond de son sillon, l'ouvrier à l'atelier aient conscience de subir une force supérieure et qu'ils prennent horreur de la guerre au lieu de l'aimer.

Pour l'avenir de l'humanité, le plus grand désastre serait que, par faiblesse, la Triple Entente signât la paix avant d'être pleinement victorieuse, avant d'avoir posé le genou sur la poitrine de l'adversaire.

« Jusqu'au bout ! » ce fut notre mot d'ordre aux heures les plus sombres de cette guerre. Ce sera notre mot d'ordre au jour de la victoire.

La vague russe

M. Ludovic Naudeau, qui suit depuis quelques semaines les opérations de l'armée russe en qualité de correspondant de guerre, écrit dans le *Journal* :

Le flux et le reflux des opérations militaires ont pu retarder certaines éventualités; mais, finalement, la plus grosse vague, celle qui ne refoulera pas, ce sera celle qui déferle lentement des rives du Pacifique jusqu'à la Vistule. Cette vague n'arrive pas, il est vrai, avec la vitesse foudroyante d'une trombe, mais c'est un flot qui s'enfle toujours, qui monte toujours, un flot de vies humaines, une réserve intarissable de forces naturelles, un élément indestructible, à l'ouest duquel il devra être, avant longtemps, fort désagréable pour les Teutons de se trouver.

La classe 14

De M. René Bazin, dans l'*Echo de Paris*, sur la classe de 1914 :

Les hommes de vingt ans échappent à la vision de ces années qu'on ne peut point appeler les années de la paix. En sortant d'apprentissage ou en terminant leurs humanités, ils n'ont vu qu'une chose : la France menacée, la guerre déclarée, la Belgique envahie, puis la France elle-même. Ils ont été saisis par le devoir le plus simple et le plus grand. Toutes les défaites sont loin derrière eux, et d'ailleurs oubliées, puisque la victoire est offerte. En trois semaines de bataille, ils auront gagné ce qui leur manque : l'expérience, l'endurance, la ruse. Ils ont raison d'être fiers et d'être joyeux. Ils sont privilégiés. N'avoir rien souffert par sa patrie et tout souffrir pour elle, c'est avoir été heureux tout le temps.

Le peuple belge et la guerre

M. Pierre Nothomb a vu la Belgique, qui avait les meilleures raisons de se croire à l'abri de la guerre, se lever tout entière en face de l'envahisseur, il l'a vue s'appréter « comme pour une fête », pavoiser, se battre, étonner le monde par une valeur qu'on le lui soupçonnait pas ; il a, pas à pas, assisté à son martyre, à Louvain, à Aerschot, à Malines, à Dinant, à Termonde. Et ce sont toutes ces heures, héroïques ou douloureuses, qu'il évoque aujourd'hui dans le *Correspondant*, au cours d'un émouvant article, dont voici la conclusion :

N'allons point demander à cette jeunesse ce qu'elle pense. Elle n'a qu'une pensée, celle de tous les Belges, ceux qui combattent, ceux qui sont loin, ceux qui souffrent : voir la Patrie délivrée ! Mais si l'un de ceux-là succombe, dont le rêve de grandeur nationale avait hanté la vie, qu'il ait, avant de mourir, la vision déjà de son rêve réalisé. Qu'il meure joyeux, sachant qu'il aura servi, comme toute cette guerre, à rendre la Belgique plus glorieuse, plus haute, plus grande, plus unie — à la créer même dans certains cœurs où elle ne vivait pas.

L'orgueil allemand

Le général Zurlinden condamne en ces termes, dans le *Gaulois*, l'orgueil allemand, qui a déchainé l'horrible guerre :

L'Allemagne a donné sa mesure. Il importe de l'abattre à tout prix. Et dussions-nous, comme elle,

envoyer au feu nos tout jeunes gens, avec les plus vieux de nos vétérans, il est indispensable de la mettre dans l'impossibilité de troubler, à nouveau, la paix de l'Europe et du monde.

Pendant les trois premiers mois de la guerre, notre pays a été superbe d'entrain, de dévouement, de sentiment du devoir, d'esprit de sacrifice pour la patrie. Il saura aussi être admirable de persévérance, d'endurance et abattre définitivement son trop orgueilleux adversaire.

L'orgueil est un bien mauvais conseiller, à la guerre. Il a déjà fait crouler bien des empires. Il est en train de mettre bas l'Allemagne.

Oeil pour oeil, dent pour dent

M. Anselme Langel, ancien député d'Alsace-Lorraine, demande, dans la *France de demain*, que de justes représailles soient exercées contre les Barbares qui, dans leur folie, rêvaient d'annexer à l'Allemagne la moitié de l'Europe :

Bombarderons-nous les cathédrales et les musées allemands? Massacrerons-nous, à notre tour des femmes et des enfants? Mettrons-nous au pillage des villes et des bourgs sans défense? Non. Il y a mieux que cela à faire. Il ne nous déplaît pas d'enregistrer, dès maintenant, les beaux projets que les politiciens allemands, dans leur outrecuidance, demandaient aux armées allemandes de réaliser; cela nous permettra, à notre tour, d'appliquer, sans aucune espèce de remords, des principes analogues.

En attendant, avec confiance, le moment du règlement final et définitif, nous laisserons la parole au 75, qui parle d'ailleurs si bien que c'est un vrai plaisir de l'entendre; mais lorsque nous parlerons, à notre tour nous saurons nous souvenir, et nous réclamerons dent pour dent, oeil pour oeil.

Finis Germaniæ

Le capitaine X... constate, dans la *Patrie*, que la seule question qui se pose maintenant pour l'armée allemande est la suivante : « A quelle sauce allons-nous être mangés ? A la sauce russe, ou à la sauce franco-anglaise ? »

Car il n'y a plus de doute sur le sort futur de l'empire germanique. Ses forces sont débordées d'un côté et insuffisantes de l'autre. Ne pouvant avancer en France et se trouvant, en Russie, obligées de reculer, elles doivent fatalement succomber. Il n'y a pas de généraux, ni de stratèges d'aucune sorte, fussent-ils empereurs, qui puissent méconnaître ce raisonnement mathématique.

L'option nécessaire

« La victoire du grand-duc Nicolas ne permet plus les attermoissements ni les hésitations », écrit le lieutenant-colonel Rousset dans la *Liberté*. Et il conclut :

Il faut opter maintenant, et abandonner à l'invasion une partie du territoire germanique, si l'on ne se décide à une volte-face qui dégagera le théâtre de la guerre occidentale.

Mais que le kaiser continue ou non à s'acharner contre nous, il ne réussira pas à écarter le péril qui le menace. Même la prise de Calais ne le sauverait pas. Si, par une aventure tout à fait improbable il réussissait, à force d'hommes, le coup qu'il médite, nous reculerions sans doute, mais pas assez pour rendre la liberté à ses armées. Et là-bas, les troupes victorieuses du tsar continueraient leur office, qui est de venger avec nous la liberté du monde que voudrait confisquer une sorte de fou furieux.

Métaphores

Le *Journal des Débats* constate que « la guerre a renouvelé la langue », par un abus de métaphores qui n'est pas toujours des plus heureux :

Des mots ont fait fortune que nos grands-pères n'auraient jamais compris. Que de tirades avons-nous lues sur « l'hégémonie allemande » ! Dans un lexique qui n'est pas bien vieux, puisqu'il date de 1836, hégémonie signifie fête de Diane; que peuvent avoir à faire les gens que vous savez avec la chaste déesse? Le même dictionnaire définit la ruée : terme d'agriculture, amas de litière sèche ou de chaume dans la rue; est-ce de cela qu'on nous parle quand on nous dit que les Belges ont brisé la « ruée germanique » ? Les troupes de l'ennemi s'appellent les « hordes teutoniques » ; la horde est une peuplade confuse et indisciplinée; on voudrait que l'ennemi méritât ces fâcheuses épithètes; mais ce sont vraiment les seules qu'on ne peut lui infliger.

Contre l'alcool

Sous ce titre, le *Temps* se félicite des sages mesures prises, grâce à l'état de siège, par le gouvernement militaire pour restreindre la consommation de l'alcool, et il conclut :

Demain donc, l'état de siège levé, des mesures s'imposeront, par une suite de l'élan national : limitation des débits, du privilège des bouilleurs de cru, de la vente des alcools. Nos pères sur ce point étaient gens sensés et conservaient leur belle humeur, qui, quand ils entraient à l'auberge, se contentaient d'y boire chopine. Restreindre l'alcoolisme avec la ferme intention de le supprimer, tel doit être désormais le but. Notre France a le devoir de vivre comme elle en a la volonté; si ses plus acharnés ennemis du dehors ne l'en peuvent empêcher, qui donc oserait y faire obstacle au dedans?

DEPARTEMENTS

La victoire russe

Du *Télégramme*, de Toulouse :

Ainsi, les Russes ont frappé à la fois à droite, à gauche et devant eux, avec une vigueur remarquable; de leurs ennemis, ils ont fait trois tronçons; l'un, inquiet, patauge en Prusse orientale; l'autre, sanglant, se retire précipitamment vers la frontière de Silésie; le troisième, pantelant, est rabattu sur les Karpathes. La besogne est magnifique. Pour résister aux Russes victorieux entre Kalisch et Cracovie, pour les empêcher de tourner la ligne de défense de l'Oder, les Allemands devront faire un effort immense; il sera inutile; dans un mois, la Silésie sera envahie.

La grâce de Dieu

M. Henri Rochelle écrit dans le *Journal d'Indre-et-Loire* :

Nos amis et alliés, les Russes, ont remporté une écrasante victoire sur les Austro-Allemands.

Immédiatement, à Pétrograd, on chante un *Te Deum*. La sainte Russie clame sa reconnaissance et s'agenouille devant les icônes.

Bravo, les Russes! Vous appelez au secours de votre héroïsme surhumain la grâce de Dieu. Vous connaissez Dieu officiellement, Dieu vous connaît!

Sus au commerce allemand

De l'*Eclairneur de Nice* :

Il semble qu'il soit facile de se libérer de cette concurrence, dans nos colonies comme en France. L'esprit public ne saurait trop être attiré sur la nécessité de repousser tout produit douteux et, après la guerre, le Parlement se décidera sans doute à faire réglementer les ventes. Alors, en effet, qu'en Angleterre on obligeait, depuis longtemps, les importateurs à indiquer la provenance sur les objets mêmes, nous avions soigneusement continué en France à user de ménagements à l'égard des Allemands et à leur permettre d'introduire leurs articles sous des appellations trompeuses. De même on admettait les fabricants d'outre-Vosges à la fourniture de matériel pour les compagnies de chemin de fer ou les administrations, quand, là-bas, on fermait absolument la porte à nos industriels.

ETRANGER

« La France ne mourra pas »

Lorsque la guerre a éclaté, nos amis, à l'étranger, ont craint pour nous. L'extrait suivant d'un éditorial de l'*Evening Sun*, de New-York, montre qu'ils sont maintenant rassurés et que les sympathies américaines, malgré les campagnes entreprises aux Etats-Unis par les sujets du kaiser, ont été toujours acquises à la France :

Il y a six semaines, la bataille faisait rage presque aux portes de Paris; aujourd'hui, le véritable conflit se poursuit en Belgique, et les Allemands en France, mis en échec, ont été dans l'impossibilité de recommencer leur mouvement en avant.

... Nous savons maintenant que le vieux esprit de 1792 anime le soldat français, que la nation qui peut endurer l'adversité avec calme, comme le firent les Français au mois d'août, pourrait être vaincue; mais que la France — la France qu'aime le monde entier — ne mourra pas et qu'elle vient de donner une nouvelle preuve de cette éternelle et virile jeunesse qui rend son histoire si splendide.

L'avance russe

Du *New-York Herald* :

Les troupes russes, lentes à s'ébranler, s'avancent à présent avec une vitesse et une perfection étonnantes.

Des dépêches de Russie disent que la Pologne russe est complètement évacuée par l'ennemi et que l'armée du tsar, ayant franchi la province de Posen, se trouve en Prusse orientale.

Les experts prévoient que, dans un mois, l'Allemagne devra ou bien subir l'invasion ou bien prélever certains corps de son armée de l'ouest.

Le sort de la Turquie

Le *Spectator* exprime l'opinion que l'entrée de la Turquie dans le grand conflit ne peut avoir pour résultat que la fin de l'empire ottoman :

La Turquie s'est suicidée ou plutôt a été assassinée par le comité jeune-turc. Il s'agit seulement de savoir si les hommes qui ont commis cet acte ont été grisés par l'ambition ou s'ils ont accepté l'or de l'Allemagne. Si les Allemands et les Autrichiens étaient vainqueurs, la destruction de la Turquie serait aussi sûre ou peut-être encore plus sûre qu'elle ne le sera si les alliés triomphent. L'Allemagne et l'Autriche se partageraient la Turquie et feraient durement sentir leur domination en Asie-Mineure, en Syrie ou en Egypte.

L'Allemagne ne digère pas son échec à Tsing-Tao.

Du *Lokal Anzeiger* :

Les Allemands n'oublieront jamais la défense héroïque de Tsing-Tao; ils n'oublieront pas non plus la violence brutale des pillards jaunes et de leur instigatrice l'Angleterre.

Pour le moment, nous ne pouvons régler notre compte avec le Japon, mais lorsque l'heure propice aura sonné, l'Allemagne entière tressaillera aux cris de « Malheur à vous, Nippons! »

La Vie Féminine

Les femmes et la guerre

FÉMINISME, COURAGE et DÉVOUEMENT

Les hommes souriaient d'un air sceptique lorsqu'au printemps dernier les femmes revendiquaient leur part de responsabilité. Certains esprits évoquaient des histoires lointaines d'aïeules occupées à filer de la laine; l'éternelle image de la femme gardienne du foyer, s'opposait à leurs yeux à la femme actuelle. L'heure présente nous montre que les femmes savent concilier les vertus de jadis et les nécessités actuelles qui leur permettent d'employer toutes leurs réserves de décision et d'énergie. Que ferait-on sans l'apport de ces inlassables dévouements féminins dont plusieurs ont déjà contribué à l'effort admirable dont notre pays donne l'exemple? Si, en des jours meilleurs, on s'avise de constituer la liste des héroïnes de cette guerre, les noms s'ajouteront aux noms; l'infirmière courra l'ambulancier allant ramasser les morts sur les champs de bataille; la moderne Juliette Dodu ne rougira pas de fraterniser avec l'enfant aux yeux bleus qui, tout récemment encore, mentait avec cette sublime assurance et, dominant le groupe, s'élèvera cette grandiose figure aux cheveux blancs, dont l'énergie protégea la ville de Soissons.

Tous les nobles instincts de la femme se sont réveillés ou plutôt adaptés, son besoin d'activité a trouvé son emploi, elle a aussi monté à l'assaut, sans armes, ayant en mains le pansement, la compresse qui, posée sous la mitraille, prévient les foudroyants effets de la gangrène ou du tétanos.

Le dernier ordre de l'armée signale deux d'entre elles; une institutrice et l'épouse d'un menuisier que les obus n'ont même pas distraites de leur charitable besogne.

En temps de paix, les femmes voulaient arracher leurs maris, leurs fils, leurs frères aux ravages de l'alcoolisme; aujourd'hui, elles s'efforcent de les arracher à la mort.

Il ne faut pas se dissimuler qu'au fond de tout cœur féminin sommeille l'amour; qu'il soit maternel ou conjugal; les exigences de la vie, les difficultés sans cesse grandissantes avaient détournée de son cours cette inépuisable source, la guerre l'a remise en droit chemin. Jour et nuit, c'est une mère, une épouse qui se penche sur les lits dans les ambulances, soulage les plaies morales en guérissant les blessures physiques et dit le mot qui ramène comme un cordial.

Cette mission maternelle, la femme l'accomplit depuis des siècles; en consultant l'histoire, on trouve aussi de nombreux exemples de femmes illustres. Les cadres de l'armée en signalent plusieurs dont la vaillance surhumaine fut inspirée par la tendresse.

C'était en 1792, les armées combattaient à présent. On parlait avec admiration, parmi les émigrés de la légion de Damas, d'un certain chevalier de La Houssaie qui combattait aux côtés de son frère. Grand, laid, bizarre d'anatomie, le chevalier servait de modèle comme exactitude, endurance et courage.

Les hasards des campements avaient, au bout de quelque temps, révélé le sexe du soldat-type. C'était la femme de La Houssaie, qui, revêtue de ce habit, l'avait suivi pour n'en être point séparée. Nul n'osa jamais la moindre allusion, car de geste prompt, elle eut payé d'un coup d'épée l'audace de l'importun.

A la journée de Dinant, La Houssaie fut grièvement blessé; elle le ramassa, l'accompagna jusqu'à l'hôpital, le pansa et revint prendre rang parmi les camarades. Sans trahir la moindre lassitude, elle continua la campagne, puis, au canal de Louvain, elle eut le chagrin de voir son mari tomber à ses côtés. Elle le traîna près d'un fossé, l'enterra au bout de sa baïonnette, resta quelques instants pensive près de cette tombe où reposait désormais son bonheur, reprit son poste avec d'autant plus de rage que le désespoir voulait l'envahir.

Prise, condamnée lors de l'expédition de Quiberon, elle se souvint de son sexe inavoué, et, revêtant une robe de paysanne, quitta la presqu'île sans être inquiétée. Quelques années plus tard, en 1814, on conta la valeur d'un chevalier de Saint-Louis qui n'était autre, à nouveau, que Mme de La Houssaie....

Petite paysanne de V..., qui avez ingénument trompé l'ennemi, Mme Vollet, Mlle Guy et tant

d'autres ignorées ou déjà frappées à mort, vous prouvez une fois de plus que les femmes ne sont pas uniquement des têtes folles désireuses de faire parler d'elles. Ces exemples prouvent que les femmes savent se rendre dignes de toutes ces tâches, que leur faiblesse apparente disparaît au cas échéant, que leur sensibilité ne subsiste que pour adoucir l'horreur de la séparation à l'heure suprême, ou pour calmer l'inquiétude de ceux qui souffrent loin du foyer familial.

SIMONE FERLY.

Carnet de la solidarité

Les travaux au crochet

L'œuvre des cours gratuits et modèles au crochet fera jeudi prochain, à Versailles, un cours gratuit de 10 heures à midi et de 2 heures à 4 heures, à l'école des filles, rue Carnot, avec l'autorisation de M. Ferrand, inspecteur d'académie, et de Mme l'inspectrice primaire.

Tous les renseignements nécessaires pour les travaux au crochet sont donnés par les dames indicatrices sur le gilet, le chandail, le cache-tête spécial « le Bodin », modèle approuvé, le gant, la chaussette au crochet, la genouillère, la pantoufle, le chausson du blessé, le chausson du convalescent.

Pour les petits!

Ici même, nous avons signalé le dénuement d'un groupe d'enfants, orphelins de mère, dont le père est à l'armée, qui a été recueilli à l'hôtel du Danube par les soins du député conseiller municipal du dix-neuvième arrondissement, M. Louis Lajarrige. De bons vêtements chauds et des dons de toute nature sont venus. Mais il a fallu prendre de nouvelles petites bouches à nourrir et l'argent s'épuise.

Que chacun donne selon ses moyens pour que ces pauvres petits enfants sans mère ne soient point privés du nécessaire. Les secours seront reçus avec reconnaissance au secrétariat, 9, rue de Civry (16^e), Auteuil, par Mlle Claire Gérard, chargée de mission par le Musée

social, qui fait appel aux personnes de cœur en demandant qu'on lui envoie des vêtements confectionnés par les ouvriers, des vieux joujous, des provisions de bouche, etc.

La Croix Verte

Rappelons à nos lecteurs l'intéressante Association des Oeuvres de la Croix-Verte, présidée par M. Emile Bayard, inspecteur des beaux-arts, dont une section, l'Accueil aux Blessés, fonctionne si parfaitement à la gare Montparnasse depuis les débuts de la guerre. Une cantine copieusement alimentée, un vestiaire abondant, une infirmerie placée sous le contrôle de médecins et d'infirmières des hôpitaux, un dortoir confortable servent à assister les soldats blessés ou revenant du feu et les évacués (plus de 500 par jour), dont le transport est facilité et l'abri assuré.

Le Foyer du Blessé

Le Foyer du Blessé, œuvre qui vient de se fonder sous le patronage de l'Assistance publique, dans le but d'apporter aux blessés militaires soignés dans les hôpitaux de l'Assistance publique toutes les douceurs matérielles destinées à atténuer leurs souffrances, a inauguré les deux premières salles que l'Administration a bien voulu mettre à sa disposition à l'hôpital Saint-Antoine.

Ces salles ont été complètement aménagées par l'œuvre pour y recevoir les soldats qui y trouveront jeux, livres, journaux, tabac, boissons chaudes, etc.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Lévy-Guilmann, président de l'œuvre, 18, rue Notre-Dame-de-Lorette.

Union des Femmes de France

Sous le patronage de l'Union des Femmes de France, un comité de dames a été fondé à Cabourg: Présidente, Mme Louis Artus; trésorière, Mlle Suzanne Gobert. Un hôpital de quatre-vingt-cinq lits a fonctionné dès les premiers jours de septembre dans les salles du Casino.

L'hôpital, aujourd'hui militarisé, reçoit 250 blessés; parmi eux, de nombreux sujets du roi Albert.

Le comité de l'Union des Femmes de France a fondé, en outre, une œuvre de l'équipement d'hiver. Par ses soins, tous les soldats quittant l'hôpital de Cabourg pour retourner au front reçoivent des tricots, lainages, sacs de couchage, etc.

Pour les Enfants

La Vie Féminine, dès le début de la guerre, a voulu venir au secours des réfugiés belges comme des Français privés de foyer.

Non contente d'hospitaliser des nécessiteux, elle

ils sont tous rentrés, vendredi matin, pleins de santé; leur mine réjouie attestait aux plus incrédules l'excellence du séjour des colonies. Nous avons même pu constater sur la figure de certains des enfants un peu de mélancolie du retour obligatoire.



Un groupe des colonies de vacances organisées dans le Midi par La Vie Féminine.

a voulu prendre dans ses colonies de vacances les enfants qui auraient pu pâtir de la guerre.

Voici la lettre reçue hier par La Vie Féminine:

UNION BELGE DE MUTUALITÉ ET DE BIENFAISANCE
Paris, 7 novembre.
Mademoiselle,
Le conseil d'administration de l'Union Belge me charge de vous transmettre à nouveau toute sa reconnaissance pour l'incalculable bonté que vous avez témoignée aux enfants de nos compatriotes.

Cela est tout à fait à votre honneur. En vous priant de nous excuser, etc., etc.

Aucun témoignage ne pouvait être plus sensible à celles qui organisèrent les colonies de vacances; La Vie Féminine trouvera dans cette belle lettre la récompense de ses efforts.

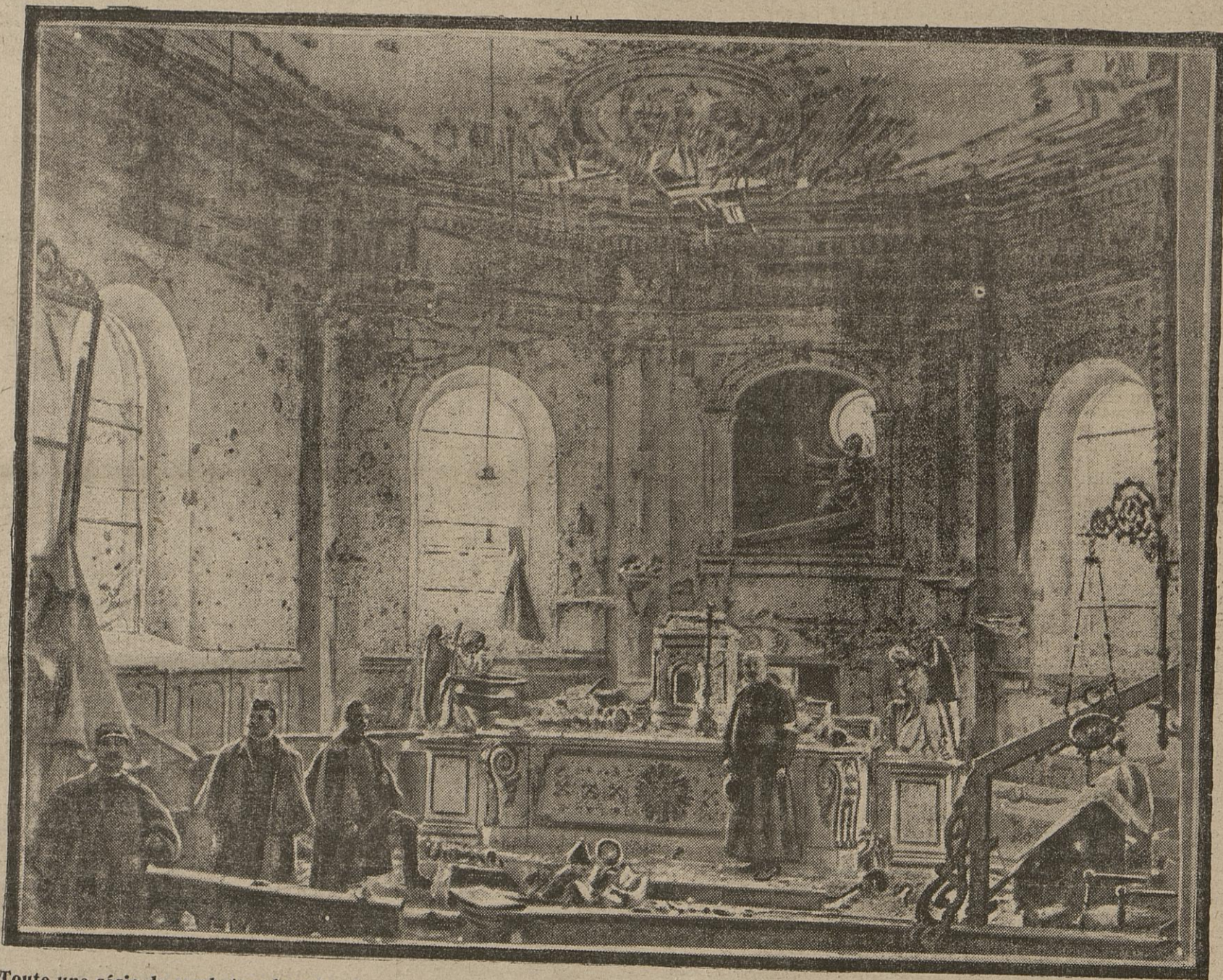
Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champ Elysées, Paris

Les bords de l'Yser après la bataille



La bataille de l'Yser restera certainement comme une des plus violentes et des plus meurtrières de la guerre de 1914. Les Allemands y éprouvèrent d'abord des pertes considérables et les alliés les rejetèrent ensuite sur l'autre rive de la rivière. La région est en partie dévastée par les feux de l'artillerie et il ne reste que bien peu de chose des habitations voisines de ce champ qui restera si sanglant pour l'envahisseur.

Une église bombardée en Woëvre



Toute une série de combats acharnés viennent de se livrer en Woëvre. Lors de l'attaque du village de Fresnes, les Allemands ne ménagèrent aucune habitation et endommagèrent particulièrement la petite église. Leurs obus, en effet, y causèrent des dégâts importants.

A l'ordre du jour de l'armée

Parmi les nombreuses citations à l'ordre du jour de l'armée, nous relevons les suivantes :

Hély d'Oissel, sous-lieutenant de réserve au 44^e d'artillerie :

A fait preuve en maintes circonstances d'a-propos, de sang-froid et de vaillance. Le 22 septembre, le capitaine de sa batterie ayant été mortellement blessé, a pris le commandement du feu avec une rare énergie et a infligé de sérieuses pertes à l'ennemi ; est allé avec quelques canonniers chercher le corps de son capitaine au poste de commandement, à 200 mètres de la batterie, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie ; le 29 septembre, ayant été lui-même blessé par un obus lourd, ainsi que le commandant de la batterie, a, au poste de secours, dicté et fait transmettre au chef de groupe les éléments de tir nécessaires à la continuation du feu de la batterie ; évacué pour traitement des blessures reçues, a refusé le congé de convalescence qui lui était offert et a rejoint sa batterie sur le front le 12 octobre ;

Gest, lieutenant-colonel du 255^e d'infanterie :

Le 2 octobre, arrivant avec son régiment à 14 heures, après une marche de nuit et un trajet en chemin de fer, s'est porté immédiatement à l'attaque d'un village, a passé la nuit côte à côte avec l'ennemi dans ce village et est parvenu à le récupérer le lendemain ; a fait ensuite preuve d'une ténacité et d'une endurance remarquables en restant pendant dix jours dans le voisinage immédiat de l'ennemi, organisant soigneusement la résistance et dirigeant le travail des tranchées ;

Gaulard, caporal au 85^e d'infanterie :

A fait preuve, comme chef de patrouille volontaire et en diverses circonstances, d'un grand courage ; blessé à la cuisse le 27 septembre, a répondu au commandant du régiment qui le félicitait : « Je regrette de n'avoir pu faire mieux » ;

Truchot, soldat au 27^e d'infanterie :

Etant en patrouille et ayant reçu l'ordre de se retirer et de prévenir que les munitions s'épuisaient, est parti pour transmettre le renseignement et est revenu sous un feu très violent rapporter ses propres cartouches à son chef en disant : « Voilà toujours les miennes que j'ai oubliées de vous remettre avant de partir » ;

Benoît, cavalier au 17^e dragons :

En vedette le 27 septembre, blessé d'une balle, revenait péniblement en arrière à pied, quand il s'aperçut qu'il avait perdu sa lance ; est retourné la chercher et, en rejoignant son officier de peloton, lui a dit : « Ils auront peut-être ma peau, mais ils n'auront pas ma carabine et ma lance » ;

Déchelette, capitaine de territoriale au 298^e d'infanterie :

A été tué le 5 octobre, alors qu'il entraînait sa compagnie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie, et lui a fait gagner 300 mètres de terrain ; avant de mourir, a demandé au lieutenant-colonel commandant le régiment si on avait gardé le terrain conquis, et, sur sa réponse affirmative, lui a exprimé sa satisfaction, en ajoutant qu'il était heureux que sa mort servit à la France ;

Hugues Le Roux, sous-lieutenant au 356^e d'infanterie :

A fait preuve du plus grand courage en s'efforçant d'entraîner, malgré un feu meurtrier, sa section à l'attaque des tranchées ennemies ; a été blessé grièvement en se portant au secours de son chef de bataillon atteint mortellement ;

Durand, soldat au 16^e d'infanterie :

Réformé et engagé pour la durée de la guerre, s'est distingué dans les combats du 7 octobre en s'élançant le premier à l'assaut d'une tranchée allemande ; grièvement blessé, a refusé le secours de ses camarades en leur disant : « Laissez-moi, vous serez plus utiles au combat ». Est mort le lendemain des suites de sa blessure ;

Manois, adjudant au 8^e tirailleurs indigènes :

Etant blessé, a refusé tous les soins et, par son cri de : « En avant ! » a rejeté sur la ligne les tirailleurs qui l'entouraient ;

Jean Ratisbonne de Ravenet :

A été, à travers la mitraille, relever ses camarades blessés et les a ramenés au camp.

Morts au champ d'honneur

(Renseignements fournis par les familles)

On annonce la mort :

Des sergents **Lucien Pétureaux**, du 63^e régiment d'infanterie, tué à l'ennemi au combat de Blagny, le 24 août ; **Jean Colas**, du 132^e d'infanterie, frappé d'une balle à la tête au combat de Doucourt, le 22 août ;

Du caporal **Gustave Barnier**, du 75^e d'infanterie, décédé à l'hôpital Lariboisière des suites de ses blessures ;

De **M. Jean Raffard**, banquier à Paris, sous-lieutenant de réserve au 160^e régiment d'infanterie, tué d'une balle au front le 1^{er} octobre, à Fricourt (Somme) ;

Du sous-lieutenant **Charles Bard**, fils du professeur bien connu de la Faculté de médecine de Genève (son frère a été blessé il y a peu de temps sur le champ de bataille et est en congé de convalescence auprès de sa famille) ;

Du capitaine **Escadeca de Boisse**, du 123^e d'infanterie ;

Du sous-lieutenant **Pierre Chamay**, du 16^e chasseurs à pied ;

Du lieutenant **René B. Chais**, du 67^e d'infanterie, fils de l'imprimeur-éditeur, tué le 22 août au combat de Longuyon ;

Du lieutenant **Gaston Raspail**, du 6^e tirailleurs ;

Du capitaine **Albéric Vaillant**, du 72^e, tué à l'ennemi en chargeant à la baïonnette, à la tête de sa compagnie, à Ceste, le 27 août. Fils du docteur Léon Vaillant, professeur honoraire au Muséum, et de Mme née Hodins ;

Du caporal **Bernard Citroën**, âgé de trente-neuf ans, engagé dès le début de la campagne, tué le 9 octobre d'une balle au front devant Leroon (Argonne), au moment où il se portait au secours d'un camarade blessé. Il était le frère de M. Hugues Citroën, président de la Chambre syndicale des diamants et perles, actuellement brigadier au 2^e régiment d'artillerie lourde, et de M. André Citroën, vice-président de la Chambre syndicale de l'Automobile, actuellement lieutenant au 2^e régiment d'artillerie lourde.

M. André Karcher, neveu du sympathique maire du dixième arrondissement, et dont un journal du matin annonçait hier la mort, est en pleine convalescence et bientôt remis de la grave blessure qu'il a reçue le 10 août, il ne tardera pas à retourner au feu.

Le service des transports en commun

CHEMIN DE FER METROPOLITAIN. — A partir du 12 novembre, les stations Obligado, Courcelles et Mouton-Duvernay, qui étaient fermées au public, seront remises en exploitation.

En outre, les trains de la ligne N° 7 (Opéra-place du Danube) seront formés à quatre voitures à partir du 15 courant.

LES SPORTS

COMITE D'EDUCATION PHYSIQUE

Comité de la région de Paris

L'organisation de cette patriotique entreprise marche à grands pas dans la voie du succès et elle sera en plein fonctionnement le 1^{er} décembre prochain.

Le comité de la région de Paris nous demande de vouloir bien faire appel au patriotisme et à la bonne volonté de toutes les sociétés et de tous les particuliers qui possèdent des enclos couverts ou non, ayant l'indispensable pour faire du sport et de la culture physique, ainsi qu'un ou des moniteurs, pour lui offrir la disposition desdits endroits un certain nombre de fois par semaine pour que ses jeunes élèves puissent y travailler.

Inutile de dire que c'est surtout le soir que ces terrains devraient être disponibles. Et l'on comprendra que le comité ne puisse donner pour cela aucune rémunération, puisque la cotisation de ses jeunes élèves sera fixée mensuellement à un maximum de 1 franc.

D'autre part, il se peut fort bien que les sociétés sportives qui offriront leur local trouvent dans les jeunes gens qui viendront travailler une pléiade nouvelle d'athlètes intéressants pour elles.

Prière d'adresser les offres par écrit ou verbalement à l'Auto, 10, rue du Faubourg-Montmartre, siège du comité de la région de Paris.

AVIRON

A la Basse-Seine

L'activité renaît à la Société Nautique de la Basse-Seine. Une jolie sortie a été effectuée dimanche matin par Lepelletier, Kargès, Gebb, Zimmermann, Maréchal, Lasseur, Durand, Guiraudon, barrés par le capitaine Lerbelaud. En skiff : Zimmermann. L'après-midi, deux « quatre » yoles, montés par Hobt, Zimmermann, Morel, Guiraudon, barreur Frédéric et Marcel Louis, Locher, Franck, Klobb, barreur, capitaine Lerbelaud, sont allés virer au pont de Puteaux.

FOOTBALL ASSOCIATION

Résultats du dimanche

C. A. G. (1) bat Stade Français (1) dimanche, à la Faisanderie, après une partie intéressante.
Club Athlétique de Vitry (1) bat U. S. A. de Clichy (1) par 1 but à 0.

C. S. Garennois (1) bat A. S. F. (1) par 2 buts à 1.
Red Star J. A. O. (1) bat U. S. A. de Clichy (1) par 1 but à 0.
F. E. C. Levallois (1) bat Olympique (1) par 2 buts à 0.
Amicale Laïque Gagny-U. S. Gagny (1) et Etoile Sportive des Deux-Lacs font match nul : 4 à 4.

Club Sportif de Franceville (1) bat Cosmopolitan Club (1) par 4 buts à 3.

Cercle Pédestre d'Asnières (1) bat A. A. Lycée Jeanson par 7 buts à 0.

FOOTBALL RUGBY

A Chartres. — Le Vélo Sport Chartrain (Jeunes) a battu dimanche le Vélo Sport Chartrain (ancien) par 6 points (2 essais) à 0.

Matchs du jeudi. — Un match d'entraînement aura lieu jeudi, à Arcueil (Vache-Noire), entre Sainte-Barbe (2) contre Lakanal (2).

TOURISME

Décisions du conseil d'administration

Voici le texte complet des décisions prises à l'unanimité par le conseil d'administration du T. C. F., décisions dont nous avons eu déjà l'occasion de dire un mot.

1^o L'assemblée générale annuelle, qui se réunit habituellement en décembre, est, à raison des circonstances, ajournée ;

2^o Les sociétaires de nationalité allemande et austro-hongroise sont, comme responsables des crimes de leur gouvernement envers l'humanité et la civilisation, déclarés déchus, pour cause d'indignité, de leur qualité de membres de l'Association, exception faite pour les Alsaciens-Lorrains, qui justifieront de leur origine par leur filiation.

Rapport de cette décision sera présenté par le conseil d'administration à la prochaine assemblée générale, conformément à l'article 4 des statuts.

LÉGION D'HONNEUR

Est proposé pour le grade de chevalier de la Légion d'honneur, M. Donckèle (R.-A.), sous-lieutenant de réserve au 66^e bataillon de chasseurs :

Blessé par une balle qui lui a traversé l'épaule au combat le 6 octobre, n'a pas voulu céder le commandement de sa section ; ne s'est fait panser qu'à la nuit et a refusé de se faire évacuer. Est revenu prendre son commandement, bien qu'incomplètement guéri, le 14 octobre, donnant ainsi un exemple de rare énergie et de hauts sentiments de devoir.

M. Raymond Donckèle est le fils du président de la chambre de commerce de Paris.

Des manchettes aux soldats

Mains froides, cœur chaud, prétend le dictionnaire populaire. Or à la guerre, pour soutenir la chaleur du courage, il ne faut pas souffrir du froid. Triotez, faites du crochet, et surtout fabriquez des manchettes pour les combattants. Si le tricoteur vous rebute, travaillez, voici une manchette au crochet rapidement faite, et qui réchauffe le poignet : montez 40 mailles, faites 20 rangs de crochet tunisien, puis 20 autres rangs sur 42 mailles, ce qui donne une bande plate, fermez à l'aiguille en prenant alternativement une barrette de droite, une de gauche, et arrêtez solidement au bout, pour que la laine ne lâche pas. Cette manchette a, de plus, l'avantage d'utiliser des bouts de laine ne pouvant servir ni aux cache-nez, ni aux passe-montagne. — P. B.

Avis aux réfugiés

La Chambre de commerce d'Orléans offre un travail rémunérateur à plusieurs centaines de bûcherons et à leurs familles. Pour renseignements et conditions, écrire à M. Madré, président du Syndicat du commerce des bois, à Chambon (Loiret).

Les réfugiés et évacués de l'arrondissement de Briey sont priés de se réunir aujourd'hui mardi, à 3 heures, à la Taverne Parisienne, 41, rue du Faubourg-Montmartre.

Pour les réfugiés belges

BORDEAUX, 10 novembre (Dépêche Havas). — Le ministère de l'Intérieur (direction de la Sécurité générale) a fait établir un état faisant connaître la résidence actuelle en France des évacués de la Belgique. Il a fait établir également une liste des réfugiés évacués français des départements à la suite de l'invasion de leur résidence habituelle par les troupes allemandes.

Les états comprenant la Belgique, les départements des Ardennes et de la Meuse ont déjà été envoyés à toutes les préfectures et sous-préfectures qui en ont fait la répartition dans les chefs-lieux de canton de tous les départements.

Les listes des autres départements envahis, qui sont à l'impression, seront distribuées prochainement.

Communiqués

Concours. — Un concours pour l'admission au surnumérariat des postes et des télégraphes aura lieu, les jeudi 17 et vendredi 18 décembre 1914, au chef-lieu de chaque département.

Le nombre maximum des admissions est fixé à 800.

Appel aux musiciens. — La Société des Petites Auditions Mondaines du huitième, désirant donner des concerts au profit des blessés militaires, fait appel à tous les musiciens instrumentistes, amateurs et professionnels, qui voudraient prêter leur concours.

S'adresser chez M. Schubatz, 56, rue François-I^{er}.

Ligue des Volontaires de la Seine. — La Ligue des Volontaires de la Seine a le plaisir d'informer les familles ayant des militaires dans les 1^{re}, 2^e et 3^e batteries du 5^e régiment d'artillerie que tous les Parisiens, en faisant partie, se porteraient tous bien à la date du 3 novembre.

NECROLOGIE

Jean-Baptiste Faure vient de mourir. Ce célèbre artiste riche de la seconde partie du siècle dernier avait fait presque toute sa carrière à l'Opéra, où il joua, de façon remarquable, le *Pardon de Ploërmel*, *l'Etoile du Nord*, *Guillaume Tell*, *Don Juan*, *la Favorite*, *Hamlet*, *les Huguenots*, *l'Africaine*. Sa création la plus saisissante fut celle de Méphisto, dans *Faust*, dont il donna une interprétation scénique pleine de caractère et où il mit en valeur sa belle et chaude voix de basse. Faure fut un grand chanteur. Il savait à la perfection détailler et nuancer une phrase mélodique ; sa méthode de chant est actuellement considérée comme une des meilleures qui soient. Compositeur aimablement inspiré, il écrivit un assez grand nombre de mélodies dont les plus populaires sont les *Flameaux* et le *Crucifix*.

M. Duner, ancien professeur d'astronomie à l'université d'Upsala, est mort à Stockholm. Il était officier de la Légion d'honneur et membre de l'Académie des sciences.

LE RESTAURANT FOYOT

33, rue de Tournon (Téléphone Fleurus : 08-30)

fera sa réouverture demain jeudi.

LES MARQUES NATIONALES

PHOSCAO

Aliment des malades et des vieillards

Propriétaires français. Personnel français. Fabrication française. (Usine : 48-50, quai Debilly, Paris).

Reconstituant conseillé par tous les médecins aux anémiques, aux convalescents et à tous ceux qui souffrent de l'estomac.

Adopté dans les hôpitaux militaires pour les soldats blessés et les convalescents.

Pris (sans changement) : 2 fr. 30 la boîte.



(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERURES)

CHANGEMENT D'ADRESSE

24, B^d de Villiers -- LEVALLOIS-PERRET
(à 200 mètres de la porte de Villiers-Paris)

La collection d' "Excelsior"

C'est le document le plus complet sur l'histoire de la guerre.

Nous ne pouvons plus assurer l'envoi de COLLECTIONS COMPLETES qu'à partir du 15 août, y compris notre numéro spécial hors série paru à Toulouse le 20 septembre, dont nous avons fait faire un nouveau tirage.

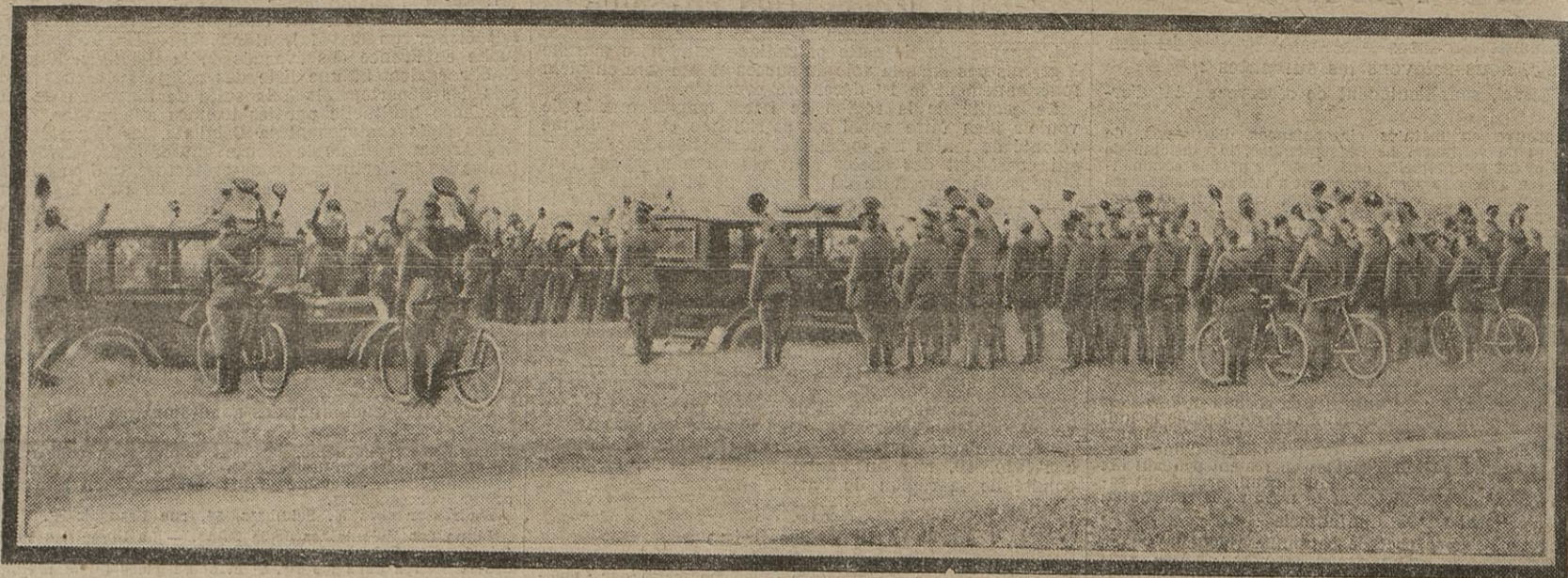
Joindre à toute demande 40 centimes par numéro pour la France et 20 centimes pour l'étranger.

Nous pouvons encore accepter de faire remonter au 15 août la date de départ des abonnements, quelle qu'en soit la durée, et assurer l'envoi des numéros parus depuis cette date, mais la collection du 1^{er} au 15 août est presque complètement épuisée.

Le gerant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

Les Canadiens acclament les souverains anglais



Les Canadiens, qui bientôt vont être dirigés sur la France, sont actuellement campés dans les environs de Londres. Les souverains anglais sont venus leur rendre visite pour les féliciter. Au moment de leur départ, le roi George et la reine ont été chaudement acclamés par les vaillantes troupes du corps expéditionnaire.

Les troupes allemandes à Theux



Quelques jours avant de livrer la bataille de l'Yser, les Allemands dirigèrent sur la Belgique d'importants contingents venant de l'intérieur de l'empire. C'est ainsi que plusieurs régiments et leurs convois stationnèrent à Theux, près de Spa, avant d'être envoyés sur le front.